

Marilú Mallet

L'Ambassadeur du triple regard

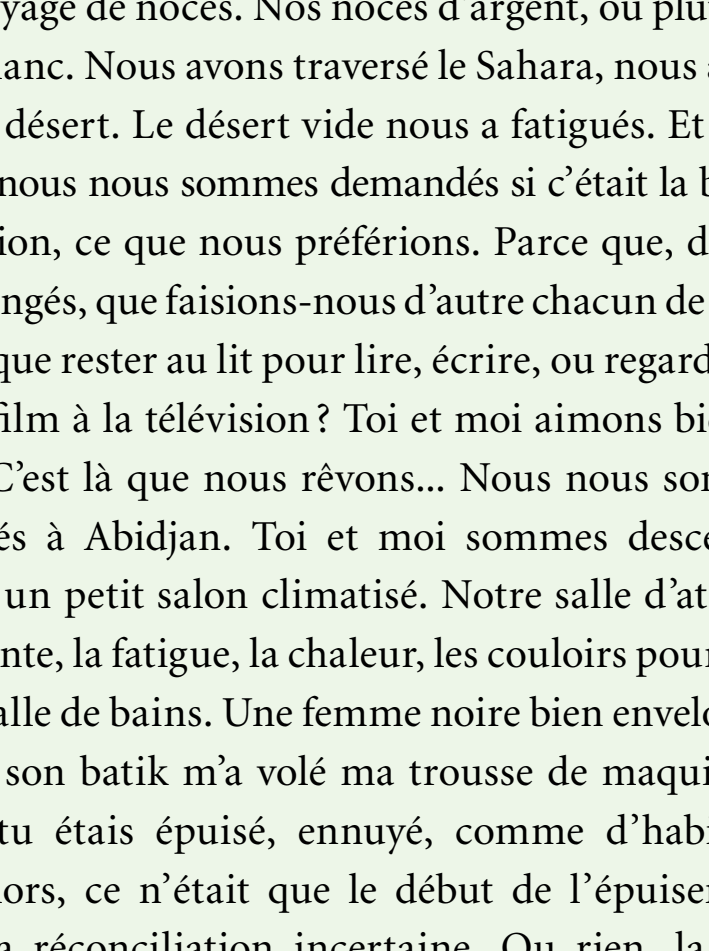
TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR LOUISE ANAOULI



Vertiges

JEAN-PIERRE COLLETTE ÉDITEUR

« ...maisons-châteaux, tours de sable et de boue séchée... », photo VSF (Suisse), D.R.



Marilú Mallet est une écrivaine, scénariste et réalisatrice québécoise d'origine chilienne. Photo : Pierre Toussignant.

L'AMBASSADEUR DU TRIPLE REGARD

LA DÉCISION n'était pas venue de moi mais de toi. Parce qu tu es un homme et que tu veux décider de tout. Et si parfois tu ne décides pas, tu te donnes l'impression d'avoir décidé. Je n'aurais pas choisi l'Afrique du Sud comme lieu de réconciliation. Mais nous y avons été, parce que tu allais y faire un reportage, nous y avons été ensemble parce que nous avons l'esprit d'aventure. Parce que nous sommes journalistes. Parce que tu es un spécialiste de la politique internationale et moi, des questions culturelles. Parce que nous travaillions pour le même journal à un moment donné. Nous sommes montés dans l'avion d'Air Afrique, certains de partir en voyage de noces. Nos noces d'argent, ou plutôt de fer-blanc. Nous avons traversé le Sahara, nous avons vu le désert. Le désert vide nous a fatigués. Et toi et moi, nous nous sommes demandés si c'était la bonne décision, ce que nous préférons. Parce que, durant les congés, que faisons-nous d'autre chacun de notre côté que rester au lit pour lire, écrire, ou regarder un bon film à la télévision? Toi et moi aimons bien les lits. C'est là que nous rêvons... Nous nous sommes arrêtés à Abidjan. Toi et moi sommes descendus dans un petit salon climatisé. Notre salle d'attente. L'attente, la fatigue, la chaleur, les couloirs pour aller à la salle de bains. Une femme noire bien enveloppée dans son batik m'a volé ma trousse de maquillage. Toi, tu étais épuisé, ennuyé, comme d'habitude, ou alors, ce n'était que le début de l'épuisement. Ou la réconciliation incertaine. Ou rien, la peur du néant. Toi et moi parlons peu. Nous attendions le bon moment. Et il n'y en avait pas. Finalement, nous sommes remontés dans l'avion. Nous avons poursuivi le voyage. Vers l'Afrique du Sud. L'avion a eu des ennuis et nous avons dû atterrir à Lomé, au Togo. Au Togo? Et nous sommes montés dans une automobile, une Mercedes-Benz, et nous avons regardé par les fenêtres. Et j'étais épuisée. Tu étais épuisé. Regarder par la fenêtre équivalait à regarder la télévision. Les mêmes couleurs violentes à toute vitesse. À la télévision, les couleurs ne parviennent pas à rendre la densité des choses. C'est un spectacle qui passe. L'hôtel Sarakawa était un hôtel luxueux. Tes doutes et les miens ont disparu. L'Afrique du Sud était loin. Ce contretemps inattendu nous amenait dans un endroit inattendu. Le repos que nous espérions. La lune de miel que nous désirions. Les noces de fer-blanc que nous ajournions. Pourquoi continuer le voyage? La chambre était magnifique : deux grands lits, un salon, un petit réfrigérateur. Un grand balcon et deux chaises. Une pour toi, une pour moi. Le sable devant. Et la mer immense. Une piscine à proximité. Pour que tu puisses te baigner. Pour que je puisse me baigner. Un paysage ocre avec de minuscules palmiers. Et le soleil, élément inestimable pour apaiser notre relation meurtrie. Nous avons vite mis nos maillots de bain et nous nous sommes installés sur la terrasse. Toi et moi avons senti le soleil. Si différent des autres soleils. Un soleil qui enveloppe le corps d'une pellicule abrasive. Nous sommes allés à la piscine après un début de réconciliation. Après nous être craintivement aimés. Près de la piscine, il y avait des Français et des Allemands. Les femmes faisaient prendre du soleil à leurs seins nus. Et j'ai comparé les miens aux leurs. Tu m'as assuré que tu préférais les miens. Ton regard, mon regard, m'ont rassuré. Ton clin d'œil, ton petit sourire ironique. Je me suis sentie belle. Et je t'ai comparé aux rares beaux hommes de l'endroit. Et tu as perdu. Mais je t'ai assuré que tu étais mon préféré. Et tu as pensé que tu étais celui que je préférais. Et nos sourires sont revenus. Nous nous sommes pris par la main. Nous nous sommes promenés au bord de la mer. Et le sable était si chaud, il nous brûlait les pieds. Il fallait absolument avoir des souliers, des lunettes de soleil, un chapeau. Et nos mains transpiraient, l'une dans l'autre, jusqu'à ce que nous nous láchions. La mer était d'un turquoise trouble. Quelques pêcheurs africains préparaient leurs filets. Je ne me rappelle pas l'heure. Je te l'ai demandé. Tu ne l'as pas devinée. Ce n'était pas le soleil auquel nous étions habitués. Ni l'un ni l'autre. L'heure n'est pas importante. Toi et moi étions en train de fondre. Nous sommes retournés à l'hôtel. Et une fois de plus, la chaleur de nos corps nous a rapprochés. Nous avons dormi quelques heures. Puis tu m'as ordonné de chercher des numéros de téléphone. La compagnie d'aviation, l'ambassade de ton pays. Et je me suis immédiatement souvenue de ce ton despotique. Et d'une série d'associations désagréables. Tu avais déjà parlé avec l'ambassadeur de ton pays. J'ai cherché le numéro de téléphone de mon ambassade. Mais Lomé, le Togo, c'est un point sur la carte. Inexistant du point de vue de certains ambassadeurs. Sans intérêt économique ou stratégique pour certains pays. Je me suisouchée. Tu t'es habillé. L'eau aurait irrité ton corps trop chaud. L'ambassadeur de ton pays est venu nous chercher pour nous amener au marché. C'était un homme assez beau, grand, qui avait les cheveux grisonnants et de belles manières. Des yeux gris préoccupés. Une autre Mercedes-Benz lancée à toute vitesse le long de la plage. Au fond, la mer turquoise sale où se dessinaient des pilotes à contre-jour. La ville ressemblait à toutes les villes des pays sous-développés. La seule différence, c'était la couleur des gens, le noir des Noirs, presque bleuté. Vêtus de tissus aux motifs variés. Et tu regardais autant que je regardais. Comme si nous étions devant un écran ambulante. Et tu posais beaucoup de questions. (D'une voix saccadée d'enquêteur vorace et je me suis souvenue de toutes ces années de vie commune.)

L'ambassadeur répondait comme s'il avait été le narrateur du programme. Et tu demandais brutalement le nombre d'habitants. Il répondait qu'il y avait plus de 2700 000 habitants. Et tu as demandé automatiquement la superficie du pays. Et il a répondu que le territoire était de 56 000 kilomètres carrés. Il n'avait pas terminé sa phrase que déjà, journaliste anxieux, homme pressé, tu voulais savoir les bornes géographiques. Et il a dit que le Togo était bordé au nord par la Haute-Volta; à l'est, par le Bénin; à l'ouest, par le Ghana. C'était un long corridor de 600 kilomètres avec un accès à l'Atlantique de 60 kilomètres. Tu l'as questionné sur les réfugiés. Je ne savais pas de quoi tu parlais. La politique internationale, c'est ton domaine; le mien, c'est la culture. Il s'agissait de réfugiés du Nigéria. Tu étais au courant. Moi pas. L'ambassadeur nous a raconté qu'il en avait transporté quelques-uns dans son automobile quelques mois plus tôt. Ils étaient blancs de sable. Ils venaient d'affronter une tempête. Ils avaient marché sept jours dans le désert sans boire. Ils étaient montés dans l'auto. C'était même auto où nous étions, toi et moi, et ils avaient dit à l'ambassadeur : « Merci, notre dieu. » Ils s'étaient assis, exténués, sur ce même siège où nous étions assis, toi et moi. Encore blancs de sable à cause de la tempête. Je ne savais pas que des êtres humains pouvaient passer sept jours sans boire. Toi, tu sais que les êtres humains ont beaucoup de résistance.

— Oui, je le sais, m'as-tu dit, ennuyé par mon interruption.

Et encore une fois, je me suis rappelé ton caractère autoritaire. Tu continuais tes questions. Et moi, j'écoutais, je regardais dehors. Les gens suivaient des yeux les êtres bizarres emportés à grande vitesse dans une voiture noire. La population était composée de plusieurs groupes ethniques parmi lesquels j'ai retenu les Ewé, les Kabyè et les Paragourna. Chaque ethnie avait son dialecte, mais les langues officielles étaient le français, l'ewé et le tem. J'ai oublié des noms parce que je regardais dehors. Tu continuais à le bombarder de questions, sur la religion maintenant. Et je continuais à regarder par ma fenêtre ambulante. L'ambassadeur a dit que la majorité était animiste. Le vaudou, le culte des ancêtres. Vaudou. Cuba et cette cérémonie à laquelle j'ai assisté pendant que tu restais à Habana Libre. Qui m'avait amenée? Le cousin d'Evita. Te souviens-tu d'Evita? Mon amie Evita. Mon cousin était un homosexuel qui vivait en couple avec un autre. Tout cela était interdit. Tu voulais faire un article là-dessus. Sensationnaliste que tu es. L'homosexualité, le vaudou, les cérémonies, l'alcool. Ça se déroulait dans une ancienne maison du quartier Mariana. Une maison avec le classique *patio* espagnol en belles tuiles mozarabes. Les pièces disposées autour. Mais tu n'étais pas venu, tu étais resté à la chambre d'hôtel pour rédiger un chapitre de ton livre. À l'entrée de la maison, des statuettes de saints décorée d'offrandes étaient exposées dans des vitrines. Statuettes noires, mélange de catholicisme et de vaudou. Il y avait des offrandes de toutes sortes, des aliments (rares à cette époque) et beaucoup de rhum mélangé avec des colorants artificiels ou avec des jus de fruits dans des bouteilles d'alcool à friction. La fête avait duré deux ou trois jours. Evita m'accablait. Evita était noire et belle. Elle voulait être modèle. Evita voulait être actrice. Evita voulait être modèle, comme toutes les belles femmes amoureuses de leur corps. Belle femme amoureuse d'elle-même. Evita me poursuivait de son amitié envahissante dans l'espoir d'hériter de mes sandales. Les vieilles sandales que j'avais achetées à Mexico. Ou de mes bas de nylon. Quelqu'un avait dit à Félix qu'elle allait au Habana Libre et couchait avec les étrangers pour des cadeaux. Les fameux bas de nylon. Pourquoi les Cubaines porteraient-elles des bas de nylon, avec cette chaleur terrible? La prostitution était toujours là. Un bordel est toujours un bordel. C'était dans les gènes. Un bordel de gauche était meilleur qu'un bordel de droite. La fête et le bordel, c'était génétique. Peuple de pirates, de bandits, de prostituées, de Noirs, d'Espagnols, de Chinois... Île de transit où étaient restés, écrasés de chaleur, les marins plus faibles, ceux que le scorbut ou quelque autre maladie avait atteints. Je pensais à la Havane, je t'ai dit :

— Regarde! Nous sommes sur la jetée!

— Oui, m'as-tu répondu, ennuyé.

Ce n'était pas La Havane et nous n'étions pas dans les années 1960. Nous étions à une autre époque. Les modèles ont été brisés et les morceaux collés comme si l'on reconstituait une vitre. Les morceaux collés du socialisme... L'image n'était plus aussi belle et limpide. Elle était émietlée. Et l'émiettement me touchait et me glaçait. Je voulais voir autre chose qu'une crise. Une de plus. Juste avant de partir, tu m'as demandé : « Serais-tu capable d'écrire quelque chose de beau? Notre histoire, par exemple. » « Je n'ai jamais écrit que des articles », t'ai-je répondu. « Il n'y a pas de personnages actuellement. Crois-tu que tu pourrais en créer? » « C'est vrai, il n'y a pas de personnages actuellement. » « Des personnages comme nous. » Je t'ai regardé à un moment donné et tu étais transparent. Je crois que c'était la lumière. La conversation aussi. De quoi doutais-tu? Cet instant où se sont confondus ton désir et ta vulnérabilité. Ton désir de croire encore et les blessures de tous tes reniements. Ce moment de doute, c'était toi, du plus profond de toi. Ton moment de vérité. C'était beau de te voir.

La cérémonie vaudou me revenait à l'esprit. Je me souvenais de la sensation d'être prise au piège, le piège de la danse. La sensation de ces mouvements qui n'avaient pas de fin. De mon corps qui bougeait parmi cent ou deux cents autres corps dans une pièce double, corps de Noirs et de mulâtres, mulâtres habillés de blanc. Ce qui bougeait, ce qui me faisait bouger était excitant et en même temps désespérant. Une vieille femme est tombée sur le sol, en remuant comme *sensemaya*, le serpent de Guillén. Le bruit de sa chute m'a fait peur. Elle avait l'écume à la bouche, elle bavait, elle était possédée et elle était proche de moi. J'avais peur. Cela s'appelle un phénomène de parapsychologie mais je ne pouvais pas penser, le rythme m'emportait. Un homme en trances s'est écroulé à son tour près de la vieille. Oh, *sensemaya* Guillén, je n'étais plus que peur. Et peur de *sensemaya* Guillén, je n'étais plus que peur. Tu étais là, toi, tu étais au Habana Libre en train d'écrire ton chapitre ou en train de boire un *cuba libre*. Dans le *patio*, on ne dansait pas. J'ai résisté de toutes mes forces à la danse frénétique de mon corps collé à la danse frénétique des autres corps, je les ai frappés à coups de poied, à coups de coude. Dure, dure, il fallait que je sois dure pour échapper à l'inconnu. L'inconnu? Trente ou quarante minutes plus tard, j'ai atteint le *patio*. Après cette lutte angoissante pour ne pas être dévorée par quelque chose que je savais intuitivement effrayant, que le *patio* était calme! Le calme du retour à la vie. Le calme qui fonde le système nerveux, les muscles, les couches profondes de l'inconscient. Quand le possédé se réveille, il a oublié qu'il a chanté. Qu'il a dansé. Il ressent un profond calme intérieur. Pour être admis dans la religion vaudou, il faut subir de nombreuses épreuves mystérieuses. Il faut passer plusieurs tests, je regardais les bouteilles de rhum. Il ne s'en venait qu'au marché noir. Qui était peut-être alimenté par les Soviétiques, ou par les autres techniciens étrangers, Tchèques ou Yougoslaves, ou encore par ces bureaucrates corrompus. Je hais la faiblesse en général. La faiblesse humaine. Il fallait excuser le marché noir. Il fallait excuser tant de choses. Tes défauts et les miens. Je hais ta faiblesse. Je hais ma faiblesse. Construire demandait du temps. Arriver à être libre également. Combien de temps y avais-tu mis? Combien de temps y avais-je mis? Chacun avait son histoire. L'énumération était longue. Tes antécédents génétiques, psychologiques, familiaux, économiques et politiques. Mes antécédents génétiques, psychologiques et sociaux. Les peuples sont un ensemble d'êtres humains. Un ensemble de défauts humains. La Mercedes-Benz était arrêtée et tu insistais pour que je descende. J'étais distraite, je ne répondais pas. Nous étions stationnés devant le marché. Pas le marché noir. Un autre marché. Nous sommes descendus de l'automobile. D'abord, l'ambassadeur. Toi. Puis moi.

Un Noir s'est approché de nous avec des petites poupees qui représentaient un couple grossièrement sculpté dans le bois. Toi et moi l'avons regardé, réticents. L'ambassadeur nous a dit que c'était le marché de Bé. Un marché de fétiches et d'aliments. Un marché comme les autres : les tentes alignées et les marchandises en montre sur des ébauches de comptoirs ou des tables mal faites. Toi et moi regardions, encore réticents. La marchandise était parfois étalée directement sur le sol. Le Noir nous a conduits à sa tente tout en parlant très vite. Des rangées d'oiseaux morts gisaient sur le sol. Ils étaient coupés en deux dans le sens de la longueur. Il y avait des plumes, des pierres rondes trouées au centre, des petits lézards embaumés, des crânes de chèvres, des crânes de chiens peints, des becs d'oiseaux, des coquillages accrochés à des fils, des bouteilles de potions mystérieuses. Chaque chose devenait une preuve de son pouvoir magique. Le coquillage que me montrait le Noir « portait chance ». Tu regardais de la même façon que moi. Tu te sentais agressé. De la même façon que moi. Agressé par le Noir qui insistait sur le pouvoir magique de son coquillage. Sur le pouvoir d'une plume, d'un crâne de chien ou d'un petit lézard embaumé. Sa proximité m'a soudain dégoûtée. Toi également : Je voulais m'en aller. Tu semblais vouloir t'en aller. L'incompréhensible m'embarassait. Qu'il croie à ce colimaçon! Ce Noir était fou. Complètement fou. De croire que ce colimaçon était magique et qu'il portait chance; de croire que les petits lézards et les becs d'oiseaux puissent servir à quelque chose. Je t'ai regardé. Tu m'as regardée. Tu étais aussi contrarié que moi. Ce pays si pauvre me soulevait le cœur. Tout était si sale. Et la puanteur des crânes, des oiseaux, de la crasse. Et le Noir y croyait et les autres Noirs y croyaient aussi, ils croyaient à tout ça, au pouvoir de la crasse. Je t'ai regardé, tu m'as regardée. Une foule s'était rassemblée. Nous ne pouvions déjà plus bouger parmi les enfants, les femmes, les adolescents, les autres vendeurs : une masse curieuse de notre blancheur. Tu es devenu vulnérable. Je suis devenue vulnérable. La vague noire nous entourait de plus en plus. Tu as remarqué un enfant. Celui j'avais remarqué aussi. Celui qui transportait les ordures pour y trouver un peu de nourriture. Les gens étaient misérables. Il n'y avait presque rien dans ce marché : le minimum, et des ordures. Et tu pensais à tout ce qu'il y avait dans ton appartement. Et j'ai pensé à tout ce qu'il y avait dans le mien à Montréal. L'enfant a échappé ses déchets à cause d'un remous dans la foule. Tu m'as regardée. Je t'ai regardé. Tu m'as demandé un papier-mouchoir pour te boucher le nez. Pourquoi ne partions-nous pas? Allons-nous-en! Partons! Il faut savoir que cette crasse existe. Cette crasse humaine. Tu pressais toujours le papier-mouchoir sur tes narines. Je me suis souvenue qu'un jour, tu m'avais dit : « Je ne veux pas que tu sois une petite-bourgeoise. Je veux que tu voies ce qu'il y a en dehors de ton petit monde égoïste. » J'ai pensé à la télévision qui ne provoque pas cette terrible sensation. Peut-être parce que l'odeur n'y est pas. L'odeur. Et l'air humide, le vent, le bruit du vent, et l'odeur, cette odeur pénétrante. L'image et le son ne suffisent pas. Une autre fois, tu m'avais dit : « Je veux une femme qui puisse tout interroger et qui ait aussi réponse à tout. » J'avais attendu quelques instants avant de répondre : « C'est Dieu que tu veux. C'est le silence qui se rapproche le plus de Dieu. » Tu as continué en disant que rien ne semblait m'intéresser, que j'étais une « paysanne ahurie ». Alors, je t'ai dit : « Tu m'attaques parce que ça t'excite, tu trouves ça érotique. Le cycle agression-réconciliation te plaît, à ce que je vois. » À ce moment-là, je t'ai détesté pour la pauvreté implacable qui nous entourait. Pour tes articles. Pour ta culpabilité jamais assumée. Voir de la merde, ça te libère. Tu te sens supérieur. La merde, ça te rend heureux. C'est comme ça que tu peux supporter ton propre malheur. Nous étions encore au marché. Marché d'aliments et de fétiches. Les femmes vendaient du riz, du miel et des pâtes. Il y avait aussi des monticules de pierres grises, disposées en pyramides. Je me suis rappelé les femmes indigènes du Pérou, le marché d'Arequipa. Mais ici, ce n'étaient pas des fruits, c'étaient des cailloux. Quatre à la base, puis deux par-dessus et un dernier au sommet. De petites pyramides de cailloux les unes à côté des autres. Il n'y avait pas de fruits dans ce marché. Pas de laitues. Et cette Indienne du Pérou que tu avais essayé de photographier. Elle avait essayé de briser ta caméra. Tu voulais lui voler son image. Voleur d'images. Images déformées par ton interprétation. Les cailloux ne t'intriguaient pas, toi. Tu marchais, le nez bouché. Moi, ils m'intriguaient. Je les associais aux fruits. Je t'ai demandé à quoi servaient les cailloux, mais tu n'as pas répondu. Tu écoutais ce que disait l'ambassadeur.

...le nom du pays vient de Togoville, où le chef traditionnel Lapa III a signé, en 1884, un traité de protectorat allemand avec l'émissaire, le docteur Nachtigal. Après la Première Guerre mondiale, le pays a été divisé en deux : une partie administrée par la Grande-Bretagne, l'autre par la France. Le Togo a obtenu son indépendance en 1960. Le président actuel est le général Gnassingbé Eyadema. Les plus anciens peuples sont les Kabyè, les Tambarma, les Bassari, les Lasso, les Nathala, les Mola, les Abekou et les Akposso. Des vagues successives de peuples qui se sont établis, celui des Ewé est le plus connu. C'est un peuple originaire de Tado, au Nigéria, un centre important où passait la Kola, la route de l'or et du sel. Les Ewé ont émigré vers Nvarta et, au ^{xviii} siècle, le royaume Ewé était fondé. Le roi Agkoli avait fait construire autour de la capitale une muraille de terre mélangée avec du sang et des épines... Une autre ethnie, les Mina, s'est établie sur le littoral... Au ^{xviii} siècle, beaucoup d'autres peuples s'étaient installés : les Adja, les Ana, les Fon, les Bariba, les Guino...

Je n'écoutais pas vraiment. J'étais obsédée par les monticules de cailloux à côté des monticules de riz. Je t'ai pris le bras. Tu n'as pas réagi. J'ai interrompu l'ambassadeur pour le questionner sur les cailloux.

Nous nous sommes approchés d'une marchande. C'est l'ambassadeur qui lui a demandé :

— Que faites-vous avec ces petites pierres?

— C'est pour manger.

— Vous les mangez?

— Oh, oui, c'est très bon pour les femmes enceintes, les petites pierres calcaires.

L'homme aux amulettes de colimaçon nous avait suivis. Il en a ramassée une et l'a grattée avec ses doigts. Ça avait l'air un peu mou. Un peu.

— Et comment les préparez-vous?

On peut les manger comme on veut. On peut les écraser dans un mortier et mélanger la poudre avec la nourriture. On peut les sucer telles quelles ou en petits morceaux comme des bonbons.

Il y avait plusieurs formats de mortiers rectangulaires. J'ai eu des nausées. J'ai pensé à mon fil, ton fils, notre fils. À tout ce que j'avais pris de vitamines, de lait, de viande, de fruits, de salades, pendant que je l'attendais. J'ai eu honte de moi. Même les pierres se mangent.

— Est-ce qu'elles servent à autre chose ? ai-je demandé.

L'ambassadeur a répondu :

— Il y a deux industries ici : le phosphate pour l'exportation et le calcaire qui sert à produire du ciment.

Je ne voulais plus continuer. Tu français les sourcils de plus en plus. Quelque chose m'a monté à la gorge. La tête me tournait. Tout me dégoûtait, y compris moi et mon ignorance. Tu le sais, maintenant, si tu as faim, mange un bloc de ciment, mange ton appartement, mange tes murs ! J'avais déjà vu des images de l'Afrique à la télévision. Mais il y avait dans l'écran, dans l'inodore de cette boîte, quelque chose qui empêchait de sentir, même si je regardais, même si on m'informait. L'horreur, l'atrocité, se perdaient en route. J'étais horrifiée, angoissée. L'angoisse n'est rien d'autre que cette sensation étouffante d'impuissance. Cette absence d'espoir, cette absence de futur. Rien. Rien à faire, rien devant, rien derrière. Quelques personnes se sont approchées, nous ont poussés. Encore le bonhomme avec ses poupées vaudou. Il m'a mis un couple entre les mains. Ce couple. Notre couple. Non, il ne fallait pas faire cette association. Il y avait quelque chose de maudit. Une malédiction. Quelque chose de démoniaque. La possession. L'incompréhensible m'effrayait de nouveau. Tu m'as ordonné de laisser les poupées. Je t'ai expliqué qu'il me les avait données.

— Non, il faut les payer!

J'ai rendu les poupées. Nous sommes revenus vers l'auto. Je pensais que tu étais avare. Tu ne voulais pas que j'achète quoi que ce soit, même avec mon propre argent. Plus tard, devant l'ambassadeur, tu m'avais dit en bon mari : « Achète ce que tu veux. » Il t'était peut-être même passé par la tête que lui-même payerait par galanterie. L'ambassadeur s'est rapproché de nous et tu as répété, regrettant ta mesquinerie :

— Veux-tu quelque chose?

J'aurais peut-être aimé... Non, je ne voulais pas d'objets qui m'effraieraient. Et j'avais encore peur. Je ne voulais pas de « souvenirs » effrayants. Nous n'avions pas vu une seule transaction dans ce marché. Les vendeurs étaient là, les passants étaient là. Mais il n'y avait pas d'argent. Pas de transaction. Et toi et moi sommes passés comme les autres. Mais toi et moi étions Blancs. Et l'ambassadeur aussi.

L'automobile nous a conduits à l'hôtel. Nous nous sommes étendus en silence, chacun sur son lit, avec un mauvais goût dans la bouche. Tu pensais à ta mesquinerie. Je la revoçais dans mille détails du passé. Je pensais à ton égoïsme. À ton voyage en Afrique. Quand j'attendais mon enfant. Qui est aussi le tien. Mais seulement le mien finalement. Tu ne m'as pas envoyé un sou. Tu ne t'es pas inquiété non plus quand je suis tombée malade. Quand j'ai eu une néphrite. Tant de détails désagréables. Innombrables... Tu as interrompu le cours de mes pensées en disant que tu n'étais pas bien. Moi non plus, je ne me sentais pas bien. Tu avais la fièvre. Tu étais très tendu. Moi aussi. Tu étais déprimé. Moi aussi. Nous nous sommes rapprochés par désespoir. Pour ne pas sentir notre conscience. Nous avons fait l'amour. Pour relâcher la tension. Oublier notre fatigue. Nous sentir moins coupables de nos erreurs. Nous nous sommes endormis en nous serrant la main. Accompagnés dans le sommeil. Et dans nos rêves... Plus tard, nous avons mangé. L'ambassadeur t'a suggéré de faire une entrevue avec le général qui gouvernait le pays. Tu m'as demandé si je voulais rester à Lomé ou continuer jusqu'en Afrique du Sud. De toute façon, le prochain avion venait dans trois jours. « Pourquoi me le demandes-tu, si je n'ai pas le choix? » Tu as choisi, puisque tu choisis toujours. Tu m'as choisie. Il y a des années. Et j'ai accepté ton choix. L'ambassadeur a continué à te parler du général. Une entrevue comme ça pourrait convenir au *Nouvel Observateur*, au *Monde diplomatique*, ou à *Libération*, maintenant que c'était la revue à la mode. Tu trouvais l'idée intéressante. Je trouvais l'idée intéressante dans le fond. Tu es curieux. Je suis curieuse. Je trouvais l'idée intéressante. Tu trouvais l'idée intéressante. Et la plage par surcroît. De quoi attendre l'avion. Quelque chose pour toi. Quelque chose pour moi. De retour à l'hôtel, l'ambassadeur nous a annoncé que nous étions invités à la villa du général le lendemain. Tu voyagerais avec lui dans son avion privé. Nous voyagerions avec lui dans son avion privé.

Nous nous sommes levés à cinq heures du matin. L'avion du général était un petit avion à réaction. L'ambassadeur t'a présenté au général. L'ambassadeur m'a présentée au général. Le général t'a donné la main. Le général m'a donné la main. Le général était d'un noir bleuté, énorme, enfantin et souriant. Nous nous sommes assis à l'avant de l'avion. Le général et l'ambassadeur d'un côté. Toi et moi de l'autre. Toi et moi en face d'eux. Le général à côté d'une fenêtre. Toi à côté d'une fenêtre. Moi face à l'ambassadeur. En sens contraire au vol. Et je commençais à ressentir une sensation horrible. La peur du vide, la peur de tomber. Toi, sec et dur comme une roche. Toi, l'homme. Indifférent au danger. L'avion est monté. Et sous l'avion, il n'y avait rien. Rien. La sensation de tomber m'opprimait le cœur. Tomber, tomber. Même si je m'agrippais aux accoudoirs du siège. J'ai pensé à ta main, Stephan, solide et secourable. Tu étais un *boy-scout*, toi aussi. Angoissé et curieux, avec tes yeux tristes et ton absence totale d'humour. Tu allais à l'église orthodoxe après un joint de *marijuana*, tu te défonçais pour mieux comprendre Dieu. Dieu. « *God does it exists* *.

* N.d.T. : En anglais dans le texte : « Dieu, ça existe. »

— Nous aurions dû aller en Saskatchewan, ai-je dit. Tu aurais pu faire un reportage sur les vaches.

Tu m'as regardée, étonné.

— Ça ne te fait vraiment pas de vivre au Canada ! Nous sommes au Togo !

L'avion était très bien, équipé de sièges confortables et de petites tables à café. Le général t'a offert du café. J'ai accepté, tu as accepté. L'ambassadeur a accepté à son tour. Le général se comportait comme un prince, un primate, un primate, toujours souriant. Dans la même de l'avion, les sièges étaient disposés de la même façon que dans un avion ordinaire et tous occupés par des militaires armés de mitraillettes. J'étais la seule femme.

— Je suis la seule femme, t'ai-je dit.

— Oui, tu es la seule femme.

Je me sentais entourée d'êtres avec lesquels je n'avais rien à voir : leur attitude, leurs uniformes, leurs bérets et leurs mitraillettes. Le général était véritablement un général. C'était un régime militaire. Les militaires s'imposent par les armes. Par la guerre. La guerre était présente. La mort et la destruction aussi. Sous un régime militaire, on peut disparaître juste comme ça. Pour un reportage. Tu es journaliste. Je suis journaliste. Combien de journalistes ? Chasseur chassé. La peur encore. J'avais pris tant d'années pour apprendre à vivre, je commençais à peine à me détendre devant la vie. Les avions ne me réussissaient pas. Je me mettais toujours à divaguer sur la mort. L'avion était très stable. Dehors, les nuages. La panique devait affleurer à mon visage. Tu ne t'en rendais pas compte. Le général, oui. Il a échangé sa place contre la mienne. J'ai essayé plusieurs fois de te prendre la main, mais toi, toi... Tu méprises la faiblesse. Tu veux une compagne sans défaillance. Parce que ta propre faiblesse te dérange. Le général a été plus sensible à ma fragilité, il a compris mon malaise. Prince primate. Je l'avais déjà classé dans sa case. Une case de gorille. Le général était humain et souriant. Toi, à ce moment-là, tu n'étais ni humain ni souriant. Tu pensais sûrement à ton entrevue. Et moi, je l'avais déjà classé selon mes préjugés. Comme toi qui jugeais tout selon tes préjugés. Peut-être que le général avait un jour eu peur du vide lui aussi... Il a ordonné au pilote de monter un peu plus pour éviter les déplacements d'air. Le vol est devenu plus calme. Quelle tranquillité. Si l'avion avait été à cet instant, je n'aurais rien senti. Le calme, le vide et le néant. Tu buvais, ou plutôt tu donnais l'impression de boire du café. À l'extérieur, les nuages étaient blancs. Et si beaux. La beauté d'être dans le ciel, rien de moins. J'ai bien réagi à l'aterrissage. La descente a été douce. Tu regardais par la fenêtre. Je regardais par la fenêtre. Nous étions face à face. Nos yeux se sont tout à coup rencontrés entre la fenêtre et ton visage. Et nous avons tous deux détourné le regard en entendant le bruit des roues sur la piste. La terre ocre nous annonçait la fin du voyage. Quand nous avons débarqué, j'ai regardé ta manière si spéciale de marcher. Tu marches comme un homme. En roulant des épaules comme un gangster. Le général aussi marchait comme un homme. Lui aussi roulait des épaules comme un gangster. Par contre, l'ambassadeur, lui, marchait comme un ange. Sur la pointe des pieds comme Jacques Tati. Les militaires qui descendaient de l'avion marchaient aussi comme toi. Et comme le général. J'ai eu l'impression que vous étiez tous des guerriers. Que vous étiez tous des destructeurs de la nature. Je t'ai demandé à un moment donné :

— Pourquoi ce voyage?

Tu m'as répondu :

— Un voyage n'est-il pas toujours un retour aux origines?

— Je sens que c'est un voyage de destruction.

— Le déséquilibre est dans la nature.

— Non, c'est du Montaigne. Je ne suis pas Montaigne. Je ne crois pas au suicide, ai-je répliqué.

Quelques militaires en rang nous attendaient. Jeeps, uniformes et encore plus d'uniformes. Le vert m'épouvante. La nature est verte et les uniformes sont verts, mais la nature n'est pas uniforme. Elle n'est pas uniformément verte. Ni d'un vert uniforme. Leurs saluts militaires, les bras en l'air et leur manière rigide de se tenir droits, comme des êtres insensibles à la douleur et aux balles. Nous sommes montés dans la Mercedes-Benz noire. Je t'ai dit :

— On dirait que nous n'avons pas changé d'automobile

Tu t'es exclamé :

— L'Afrique, c'est comme ça, les Mercedes-Benz et la misère.

Cette fois, c'était la Mercedes du général, escortée de jeeps et d'autres voitures. Nous allions à la villa du général. Il faisait une chaleur sèche. Tu transpirais. Je transpirais. Ni toi ni moi n'avions de chapeau. Ni toi ni moi n'avions de lunettes de soleil. Il y avait pas d'autre femme. J'ai toujours eu l'impression qu'être ta femme, c'était être toujours entourée d'hommes. Les politiciens sont des guerriers. Les journalistes experts en politiques sont des guerriers. Aucune femme ne les accompagne jamais, sauf moi. Je me suis rappelé tous ces voyages en Amérique latine. Toutes ces entrevues, du Venezuela à Cochabamba. Toujours en danger. Presque clandestinement. Toujours la police. Toujours les militaires. Très rarement, des femmes. Des *guerrilleros*. Des attentats. Des tremblements de terre. Des dictatures. Des catastrophes... Des calamités. L'extermination. Exorciser la mort... Tu as toujours choisi d'exorciser la mort. Et comme toujours, une fois de plus, l'impression de lui avoir échappé.

Le cortège a accéléré en traversant un paysage où il y avait plus d'arbres. Paysage sec, sec, mais avec des arbres. Nous sommes arrivés à la villa du général et on nous a conduits sous une tonnelle. Nous nous sommes assis en attendant nos valises. Nous avons attendu sous la tonnelle où il y avait des chaises. Tu t'es assis à côté du général. Je me suis assise à côté de l'ambassadeur. Il y avait des moustiques. L'un d'eux volait autour de mes jambes. J'ai pensé au paludisme, à la fièvre jaune, le *vomito negro*, dont on meurt en vomissant son foie. On meurt en quelques heures en vomissant son foie. Pourquoi la mort m'effrayait-elle tant ? Était-ce culturel ? Était-ce la survivance ? Le Québec ? Le Canada ? L'âge ? De quoi parlais-tu au général ? De quoi parlais-je avec l'ambassadeur ? Toi de la guerre. Moi de la survivance. Les valises sont arrivées et on nous a fait passer à l'intérieur de la villa. Tu as sorti ton enregistreuse. Tu l'as passée en bandoulière.

Les défenses d'éléphant de l'entrée t'ont surpris. Si blanches et si dressées qu'elles m'ont surprise, moi aussi. Tu t'es approché. Je me suis approchée. Le général et l'ambassadeur montaient l'escalier. L'aménagement, les couleurs, la disposition des objets, tout était d'une laideur embarrassante. Au deuxième étage se trouvait une « véranda » sur un grand balcon d'où l'on voyait le *patio*, quelques arbres et les montagnes au loin. Une certaine tranquillité. Des chaises confortables nous attendaient. On nous a offert du poulet cuit sur la braise. Tu as mangé avec tes doigts. J'ai mangé avec mes doigts. Des cuisses dures et savoureuses de poulets sauvages. Qui avaient couru dans le désert, dans la forêt, dans la forêt déserte. Des poulets qui avaient couru vers l'ombre. Il était neuf heures du matin. La chaleur leur était insupportable. C'est à peine si je pouvais tenir mes yeux ouverts. Nous ne parlions pas. Les chaises étaient placées côte à côte devant la tranquillité du paysage. Silence et sourires échangés avec le général. Gestes prévenants. Petits coups dans les mains, rares paroles, serviettes, rince-doigts. Serveur souriant. Muet. Une fois terminé le rituel de la nourriture, tu as commencé ton entrevue. Le général t'a raconté que depuis son arrivée au pouvoir, il avait réconcilié les diverses tribus. Qu'il avait installé l'infrastructure des routes. Un réseau d'écoles. Un complexe industriel. Et surtout, il avait constitué une armée. Le général a donné un ordre en dialecte à l'un de ses serviteurs qui était debout derrière nous, immobile comme une statue. Le serviteur s'est éloigné sans bruit sur les dalles. Quelle sorte de souliers portait-il ? Il est revenu tout aussi discrètement. (Il portait des sandales.) Il rapportait des mitraillettes. Le général a examiné les mitraillettes. L'ambassadeur a examiné les mitraillettes. Tu as examiné les mitraillettes. J'ai examiné les mitraillettes. Elles étaient lourdes. Les canons étaient longs. Le général a tiré en l'air. Le coup a retenti, sec et pénible. Le serviteur nous a apporté de l'eau. Tu as bu de l'eau. J'ai bu de l'eau. Ils ont aussi bu de l'eau. Le général a dit que l'auto nous attendait pour une séance d'entraînement au champ de tir. Voulais-tu tirer ? Voulais-je tirer ? Non, nous ne le voulions pas mais nous étions invités à tirer. À tirer pour le général, à partager les tirs du général, c'était le summum de l'hospitalité. L'ambassadeur paraissait enthousiasmé par l'idée. Le général ferait une sieste pendant que nous irions au champ de tir.

Le chauffeur nous y a conduits sans dire un seul mot, comme s'il était un prolongement du volant. Une jeep nous a suivis. Le champ de tir n'était qu'un grand terrain où l'on voyait un monticule et cent mètres plus loin, une pierre plate. Tout était ocre et brun. Quelques petits arbustes secs essayaient de ne pas se désintégrer sous la chaleur du soleil. Il faisait chaud. Tu m'as passé la mitraillette.

— La dernière fois que j'ai tenu une mitraillette, c'était à Cuba. Tu t'en souviens ? Et toi ?

— À Cuba.

Non, je ne veux pas tirer. Non. Je ne veux pas tirer, jamais. Je t'ai redonné la mitraillette. Vous vous êtes installés, toi et l'ambassadeur. D'abord avec un genou en terre puis étendus sur le sol. Vous avez tiré quelques coups. Le rituel consistait à tirer puis à parcourir les cent mètres pour vérifier les points d'impact sur la pierre plate. Pendant que toi et l'ambassadeur vous dirigiez vers la pierre, une jeep et un camion de l'armée pleins de soldats sont apparus. Ils sont descendus et ont défilé. L'un d'eux jouait de la trompette. Quelle différence, existait-il entre cela et la guerre ? La guerre au Nicaragua. La guerre au Moyen-Orient. La guerre. Voilà où tu tirais. Voilà où ils étaient en descendant de la jeep. Et moi, toujours seule, femme seule parmi le bruit des bottes, les gestes mécaniques de la discipline et de l'ordre. L'ordre. Les ordres. Les ordres de l'Ordre ?

Une certaine beauté se dégageait de l'endroit. L'ocre, les petits arbres qui luttaient pour croître. Le vent qui les agitait. Il y avait une certaine beauté dans la nature. Une beauté silencieuse qui avait été troublée par le son de la trompette, par le frottement des étoffes « et la raideur des pas militaires. Par les détonations. Car ils s'étaient mis à tirer eux aussi. Tu prenais part à leur exercice. J'ai pensé que les balles ricochaient, que les balles tuaient. J'ai pensé qu'il était si difficile de créer un être humain. Tous ces mois à attendre ton fils, mon fils. Qui était avec ta mère. Tous ces mois à me sentir mal. Tous ces mois à enfler, à sentir ma peau se distendre. La sensation de malaise, l'accouchement, cette douleur si proche de la mort. Et une balle était capable de venir à bout de toute l'énergie que j'avais mise en mon enfant durant huit ans. Une balle pouvait me tuer aussi. De venir à bout de mes efforts pour me soutenir, pour croire, pour avoir l'illusion de croire. D'où venaient les armes ? Le bâton. Je suis descendue du monticule pour me cacher un peu. Je hais la guerre. Peut-être parce que je suis une femme. L'idée de détruire m'est soudain devenue intolérable. Parce que c'était si près de moi. Parce que j'entendais les détonations, parce qu'ils marchaient tous de ce même pas raide et indifférent, se jetaient tous sur le sol, épaulaient tous leur mitraillette. Quand j'ai appris à tirer, ça me plaisait, t'en souviens-tu ? Je me rappelle le choc de la culasse sur mon épaule. T'en souviens-tu ? Tu étais jeune. J'étais jeune. J'aimais la dextérité, l'habileté, j'aimais viser. J'aimais pratiquer. Plus nous tirions, plus nous devenions adroits. Tout apprentissage est ainsi. Mais maintenant, je n'avais plus la même sensation. Je ne voulais plus être habile, je voulais être humaine. La dextérité m'inquiétait. L'ordre me faisait peur.

Tu as traversé le champ de tir avec l'ambassadeur. Tu es venu vers moi :

— Veux-tu tirer?

— Non.

Tu avais les sourcils froncés. Tu ne voulais pas tirer toi non plus. Tes yeux étaient tristes. C'était la contradiction : tu tirais, mais tu ne voulais pas tirer. Tu avais accepté cette situation. Quel dommage de devoir être un homme à cet instant. Il ne t'était pas permis de sortir ton épingle du jeu. Je me suis approchée de toi et je t'ai donné un baiser.

— Ne t'en fais pas, tu ne vas tuer personne.

— Si je m'entraîne, c'est parce que je vais devoir tuer bientôt.

— Tu peux refuser!

Tu m'offrais toujours la mitraillette.

— Tu ne veux pas tirer ? L'épaule me fait mal.

— Non. Je ne veux pas avoir mal à l'épaule. Je ne veux pas avoir mal nulle part. Je ne veux même pas essayer. Si on manque une fois à ses principes, on n'en finit pas...

— Tu es dure.

— Il n'y a que les principes qui me soutiennent dans la vie... L'illusion de croire à mes principes.

L'ambassadeur s'est approché.

— Il y a un hélicoptère qui nous attend pour aller chasser.

La Mercedes nous a conduits à l'hôtel. Un hôtel ultra-luxe, avec de petits pavillons et une piscine. Des touristes français et allemands. Tout cela en pleine jungle. Bon Dieu ! Qui pouvait bien avoir installé ce luxe asiatique dans ce pays primitif ? Le général ? Un des pavillons nous était destiné. Nous nous sommes jetés tout habillés sur les lits jumeaux. Je me suis rappelé tes folies de La Havane, quand tu t'étais lié d'amitié avec des Brésiliens, des Vénézuéliens, quand ce n'était pas des Boliviens. Ces *guerrilleros* perdus dans des hôtels perdus. Hôtels de première classe pour *guerrilleros* de première. Hôtels de troisième pour *guerrilleros* de troisième. Le Français complètement fou, et l'Argentin, et le Brésilien, et tous les autres avec qui tu parlais, avec qui tu délirais, enquêtais, tirais et te préparais. À partir. À partir gagner une guerre. Surtout à partir. Et moi, enceinte. J'attendais, et j'attendais avec cette chaleur. De plus en plus grosse. Puis tu es parti. En Afrique, pourquoi en Afrique ? Rien ne t'importe. La cause a toujours été plus importante que tout. Quelle était ta cause maintenant ?

— J'ai l'impression qu'il va arriver quelque chose.

— Dis-moi quand.

— Je ne sais pas... Nous pourrions partir dimanche au lieu de mardi.

— Non.

— Je voudrais faire l'amour.

— Je suis épuisé.

Tu étais mort de fatigue. Moi aussi. Pourquoi fallait il que tu ailles chasser, tuer des animaux, juste pour ton image ? À cause de cette image, tu acceptais tous les jours au journal des choses inacceptables, par exemple garder tes informations, certaines informations, sur certaines choses.

— Je reste à l'hôtel.

— Il faut toujours être prêt à donner sa vie.

— Non, pas du tout. Il n'y a pas de cause qui vaille une vie. Une vie, c'est quelque chose de merveilleux.

Tu m'as regardée sans rien dire. Nous avons dormi profondément durant une heure. Quand nous nous sommes éveillés, ton état d'esprit avait changé. Mon état d'esprit avait changé. Tu souriais.

— Je vais dormir encore, t'ai-je dit.

— J'aimerais bien que tu restes ici, mais il y a un petit problème. Nous sommes en Afrique... et si je te laisse toute seule, il y a une quantité de sexes énormes par ici. Tu ne voulais pas faire l'amour?

— Tu dist toujours n'importe quoi pour me convaincre.

— Leur mentalité est bien différente de la nôtre. Pour eux, la vie et la mort, c'est la même chose... Le rêve et la réalité... Je peux peut-être te laisser ici, mais qui sait dans quel état je vais te retrouver demain? Tu peux t'enfermer dans la chambre mais les vitres sont faciles à casser.

— Depuis que je suis mariée avec toi, je suis toujours en danger et en captivité. Captive du danger. Je ne te crois pas. Je vais demander à l'ambassadeur.

— Je suis prêt. Moi, de toute façon, j'y vais.

Je n'étais pas prête. L'ambassadeur frappait à la porte à ce moment. Je me suis vite levée et j'ai préparé mes valises, effrayée.

— Je suis prêt; elle, elle reste.

L'ambassadeur m'a regardée, inquiet, incrédule.

— Connaissez-vous l'Akpema*? Il a attendu un instant puis il a continué: Il vaut peut-être mieux que vous veniez avec nous.

* N.d.T. Akpema : Cérémonie d'initiation des jeunes filles chez les Kabyé.

— Non, non, je ne peux pas supporter les avions, les hélicoptères, les mitraillettes, les fusils, je ne peux pas.

— Il y a une voiture qui va à Kera. Vous pourriez voyager avec le chauffeur... si vous ne voulez pas venir à la chasse avec nous.

— C'est peut-être mieux comme ça.

Nous allions nous séparer pour la première fois durant ce voyage. Je m'étais imaginé que l'hélicoptère me donnerait mal au cœur, que je vomirais durant tout le voyage. Et que ma faiblesse t'irriterait une fois de plus. Tu m'as toujours demandé d'être un homme.

Nous sommes sortis. Nous avons traversé le *patio* en longeant la piscine. L'hôtel m'a donné mal au cœur. Un hôtel luxueux fait de ciment, de pierres calcaires. Et les femmes enceintes mangeaient des pierres calcaires. À la sortie, un vendeur offrait des masques sans grand intérêt. J'en ai demandé le prix. Il était exorbitant, un prix pour les touristes. Il y avait une belle statuette. J'avais encore la nausée. J'étais peut-être enceinte. La statuette représentait un être au ventre gonflé.

— C'est digne de Picasso, t'es-tu exclamé.

— Elle n'est pas authentique, a dit l'ambassadeur. Il n'y a que ces deux choses qui le sont, a-t-il ajouté.

C'étaient deux objets longs, en bois, des sifflets dont le vendeur a essayé de tirer quelques sons. Je me suis souvenue des *quenás*, de Bolivie. Toutes simples. Les copies te plaisent toujours, je l'ai remarqué à ce moment. Mais il fallait continuer. Les Noirs nous attendaient. Il y avait une auto pour nous conduire à l'hélicoptère. L'ambassadeur a demandé s'ils pouvaient m'amener à la réserve. Il y a eu un silence, puis ils ont parlé dans leur dialecte incompréhensible. Le problème était que la camionnette n'était pas climatisée. Vous êtes montés dans l'auto du général. Cela s'est passé si vite que je suis montée dans l'autre véhicule, sans même avoir le temps de boire un peu d'eau. Deux Noirs étaient assis à l'avant de la camionnette. Et un autre à côté de moi. Les valises avaient été placées dans le coffre. Et moi, toute seule, sans toi, entourée d'hommes. C'était un coffre ouvert. Il n'y avait aucune séparation entre la vitre arrière et les sièges. La camionnette s'est lancée sur la route à une vitesse excessive.

* N.d.T. *Quena* : petite flûte droite à cinq trous utilisée surtout par les Indiens du Pérou et de la Bolivie.

— Vous n'aimez pas l'hélicoptère? m'a demandé l'homme assis près de moi.

— Non, ai-je répondu en pensant à toi.

— Moi non plus, il a fallu que je le prenne quelque-fois... Ça bouge beaucoup.

— Mais vous n'avez pas peur de la mort, parce que pour vous, la vie et la mort, c'est la même chose.

Il n'a pas répondu.

— J'ai toujours peur de la technologie, je n'ai pas confiance, ai-je ajouté.

— Vous avez raison, une petite vis mal ajustée dans le frein et c'est assez...

Je trouvais la vitesse plus excessive que jamais. Le compteur indiquait 150 km/h et le chauffeur klaxonnait pour effrayer les pauvres paysans ou les animaux. J'ai de nouveau ressenti la vulnérabilité de la vie. Ce que j'avais senti au Nicaragua. La vie valait si peu dans les pays sous-développés. Elle ne valait rien. Un tir de mitraillette. L'eau insalubre, les épidémies, les instruments modernes utilisés sans que l'on se préoccupe de leurs défaillances possibles. Je me suis souvenue du pilote, tu te rappelles, le vol entre Los Chiles et San José, à Costa Rica. Le macho typique. On lui avait dit qu'il ne devait pas voler, qu'il y avait une tempête. Tu étais à l'arrière avec Andrés. Ce n'était pas une tempête, c'était un ouragan, des courants d'air chaud très violents. Mais lui, habillé en cow-boy, il était capable de tout. Rien ne pouvait le faire changer d'idée, il allait voler. Son défi était de voler. Je me souviens que je n'ai pas pu ouvrir les yeux de tout le vol. La pluie, les déplacements du Cessna si fragile et moi, à côté de lui. Toi et Andrés dans la queue. À la radio, on lui criait qu'il était fou, qu'il devait se poser. On lui donnait les instructions de retour. Mais le pilote était un macho et un macho n'a pas peur des nuages. « On va bien voir qui mène, l'ouragan ou moi », répondait-il, enragé, brave et insensé. « Il n'y a que les fous (...) qui se tourmentent pour l'impossible. » Tu te rappelles les si longs hivers que nous passions à lire Camus au lit?

Le paysage était toujours ocre et aride. Le cylindre net des maisons de boue séchée sous leurs toits de paille me rappelait la simplicité des châteaux de sable des enfants. Nous traversions le parc national de Keran. Le chemin se changeait en piste, les constructions devenaient plus rares et ont fini par disparaître. Tu ne verrais rien de ce que je voyais, comme toujours, comme si nous avions des visions diamétralement opposées. Nous sommes finalement arrivés à un hôtel qui s'appelait Naboulgou m'a dit mon guide. Nous avons pris des boissons gazeuses. Le guide m'a dit que c'était là que nous allions loger. Tu n'étais pas arrivé. Nous avons descendu les valises. Ensuite, il m'a demandé si je voulais visiter la réserve.

— La réserve?

— Oui, la réserve d'animaux.

Je me suis imaginé une forêt luxuriante, remplie d'animaux de toutes sortes, un vrai zoo. Ou un programme de télé. Tu n'arrivais toujours pas. Ce voyage était en train de nous éloigner l'un de l'autre. « Oui », j'y allais. Le chauffeur a pris un chemin. Le continent, le pays me faisait une étrange impression. L'Afrique ressemblait à une femme. Une femme qui s'arrangeait avec un rien. Une jeune demoiselle pleine d'innocence qui aimait la nature. Nous avons parcouru des kilomètres et des kilomètres. Le guide m'a dit que la réserve couvrait 110 000 hectares, que la faune était très diversifiée : des antilopes, des éléphants, des sangliers, des buffles, des singes, beaucoup d'oiseaux, des panthères. Qui ne se matérialisaient pas devant mes yeux. Nous avançons toujours. La jeep passait entre les arbres aux troncs noirs, entre les arbustes. Rien. Pas un seul animal. Rien. La jeep avançait. Rien. Tout à coup, un oiseau bleu. Que nous avons tous regardé. J'ai pensé à Dieu. Existait-il? Il n'y avait rien sur ce continent. L'oiseau s'est posé un instant, puis a repris son vol. J'ai cru voir des animaux entre les arbustes, des mammifères couleuer terre. C'étaient des antilopes qui ont brusquement traversé le chemin devant nous. La beauté sauvage des animaux qui couraient... L'Afrique était une jeune demoiselle innocente qui avait été violée par un Européen désabusé et corrompu. J'ai pensé à toi, j'ai pensé à moi. Et on parlait de la jungle d'Afrique! Tout être vit de rumeurs. Les New-Yorkais avec les rumeurs de violence. Les Québécois avec celles d'une crise insurpassable. Une crise silencieuse parce que les chèques d'assurance-chômage arrivent par le courrier. Personne ne voit de queues comme dans les années trente. Les villes demeurent propres, ordonnées et illuminées malgré les rumeurs. La camionnette est arrivée à une rivière vert sale qui changeait tout le paysage. Nous sommes descendus. Ils m'ont dit qu'il y avait des hippopotames. De tout ce qu'ils m'ont dit, j'ai à peine vu une ombre d'antlope. C'était une réserve. Pour que les animaux se multiplient. J'avais l'impression d'être dans un désert ou presque. Où avais-je pris cette idée d'une Afrique verte, touffue, regorgeant d'animaux? C'était l'époque de la sécheresse, peut-être y avait-il là une explication. Le guide m'a dit qu'il y avait une saison de petites pluies, une autre de grandes... Nous sommes retournés à Naboulgou. Tu y étais avec l'ambassadeur. Nous nous sommes assis à table. Nous avons mangé quelque chose d'immangeable. Tu étais bizarre, tu avais l'air malade. Je me sentais bizarre, je me sentais malade. Je suis allée à la chambre. Elle était sale, pleine d'araignées et la salle de bains était dans le même état. Pourquoi désirais-tu cette réconciliation? Et pourquoi avais-tu choisi pour cela un milieu si adverse? Le primitivisme total. J'ai vomì. Tu es arrivé et tu as vomì toi aussi. J'étais peut-être enceinte. Il faudrait peut-être que je me fasse avorter. Je n'ai pas dormi. Tu n'as pas dormi non plus. Je n'ai pas parlé. Tu n'as pas parlé. Le lendemain, tu es parti très tôt à la chasse. Je suis partie plus tard avec le guide. Nous avons repris la route du désert. Après un moment, les maisons sont devenues de moins en moins rares.

— Comment s'appelle cette région?

— C'était la vallée de Tamberma, a répondu le guide.

C'était un paysage de savane, entrecoupée de plantations de millet et de petits arbres.

— Ici, il y a deux tribus, les Tamberma et les Somba.

Les maisons-châteaux, tours de sable et de boue séchée, se multipliaient. Nous avions traversé plusieurs petits villages perdus mais maintenant, le voyage semblait approcher de son terme. Ça va fin. Notre fin. La camionnette ralentissait, se faufilait dans les rues tortueuses d'une petite ville. Nous nous sommes arrêtés devant une maison en ciment. Sous le porche attendaient des hommes assis en rang. Je suis descendue. Les hommes se sont levés pour me saluer ainsi que mes compagnons. Tu n'y étais pas. Tu n'étais pas arrivé. Tu étais avec l'ambassadeur. On nous a fait asseoir. Je me suis assise à côté du maire. Nous t'avons attendu. On nous a apporté des boissons gazeuses. Nous avons bu. Nous ne parlions pas. Ce n'était pas la coutume. Les chaises étaient placées côte à côte comme toujours, face à la rue. De temps en temps, le maire me regardait et me souriait. J'ai demandé à aller à la salle de bains. Tu n'arrivais pas. Une des trois épouses du maire m'a conduite à la salle de bains. La maison était toute dallée, grande, moderne. Je me suis souvenue encore une fois de La Havane. Le bain était immense. La femme avait appelé les autres épouses et elles sont entrées toutes les trois dans la salle de bains. Elles attendaient sans dire un mot. J'étais incapable de m'asseoir sur le siège de toilette. J'attendais qu'elles partent. Elles attendaient que je démontre un besoin quelconque. Elles m'observaient. Elles observaient une blanche de près. Comment une blanche s'assoit-elle sur un siège de toilette? Comment une blanche se peignait-elle? Comment se lave-t-elle les mains? Je leur ai demandé de me laisser seule. Celle qui m'avait accompagnée a dit quelques mots aux deux autres et elles sont sorties. Quant à elle, elle n'a pas bougé. Je ne comprenais pas. Elle tenait à son privilège ou elle attendait au cas où j'aurais besoin de quelque chose... Je lui ai dit que je n'avais pas l'habitude d'être aux toilettes avec quelqu'un d'autre. Je lui ai demandé de partir. Elle s'est retirée, mi-effrayée, mi-surprise. Ensuite, je suis retournée à ma chaise. C'était plutôt ennuyant de t'attendre. J'ai demandé au maire si je pouvais visiter son village. Nous sommes alors partis, lui et moi, accompagnés d'un secrétaire ou d'un assistant. Nous marchions. L'insupportable soleil nous faisait fondre. Nous faisait transpirer. Pourquoi voulais-tu cette réconciliation? Nous nous étions déjà séparés. Tu vivais à Paris et moi, à Montréal. Les habitants des maisons d'argile attendaient dehors : des enfants jouaient, des femmes attendaient à la borne fontaine avec des cruches et des seaux, des hommes arrangeaient un toit de paille ou de roseaux. Le maire saluait tout le monde et tous lui rendaient son salut. Une très vieille femme, la figure toute sèche et crevassée, habillée de tulles vertes et transparentes s'est approchée de lui. Elle était d'une beauté étrange, ils ont parlé ensemble un bon moment. Phrases entrecoupées, gestes et sourires. Encore une fois, tu ne verrais pas ce que je voyais. En général, les Africains parlaient peu. Étaient-ils tous comme ça, ou était-ce particulier à cette région, à ce pays? Tout me paraissait beau : les enfants, les maisons, la tranquillité, les sourires. Même le maire, vieux et laid, dans la soixantaine peut-être... Peut-être qu'il n'était pas si vieux. J'en jugeais selon ma vision occidentale. La question n'était pas là. Il y avait une bonté enfantine dans ses salutations, dans son rire débonnaire. Dans ces échanges, il y avait quelque chose de très simple que tu ne verrais pas. Une certaine harmonie. Les maisons d'argile étaient ocre, les troncs d'arbres étaient bruns, le chemin et la paille étaient d'un ocre plus clair et les gens étaient bruns comme les troncs, habillés de vert, de prune, des tonalités de forêt. Peut-être pour animer un peu l'ocre ambiant. La chaleur nous incommodait tellement que le maire a demandé à son assistant d'aller chercher l'automobile. Le soleil brûlait nos têtes nues. L'auto est arrivée quelques minutes plus tard. Nous n'en pouvions plus. Nous avons traversé en un clin d'œil les cinq rues que nous avions parcourues à pied et de nouveau, le porche, les chaises et les boissons. Des cris confus et un coup de vent nous ont indiqué ton arrivée et celle de l'ambassadeur. Le maire est allé jusqu'à la porte. Il vous a salués. Vous l'avez salué. Tu t'es approché de moi. Tu étais enervé. Tu t'es assis à côté de moi. Ce que nous ne comprenions pas l'un de l'autre nous rendait tendus. La tension vient toujours d'une incompréhension profonde. D'une longue incompréhension. Je t'ai chuchoté :

— As-tu tué quelque chose?

— Oui.

— Pourquoi fais-tu cette tète?

— Parce que j'ai tué quelque chose.

— Tu n'étais pas obligé.

— Je me sentais obligé, je ne voulais pas :

— C'est comme ça que le nazisme est né.

Tu m'as regardé en fronçant les sourcils. Je me suis levée et j'ai demandé à aller voir ta prise. L'hélicoptère s'était posé dans un terrain vague tout près. Le village entier regardait le monstre ailé et le pilote, un Français engagé pour trois ans, surveillait les enfants pour ne pas qu'ils en volent le moindre petit morceau. Je pouvais à peine avancer dans la foule qui me pressait, me touchait, me regardait. L'hélicoptère était bien étrange, ainsi que le pilote. Et moi. J'ai pu voir ta prise, une antilope. Un beau spécimen. La langue pendante, les yeux ouverts. Trop belle pour la mort. Tu avais détruit un animal qui courait dans la réserve. Dans cette même réserve que j'avais parcourue presque en vain. Tu l'aurais tuée pour prouver que tu étais un homme. Même si tu ne voulais pas.

Les enfants, les femmes, les hommes, les vieillards : tous regardaient, admirateurs candides. Je ne voyais pas les maladies dont ils souffraient certainement, je voyais quelque chose d'essentiel. Comme si leurs âmes devenaient visibles, transparentes et heureuses. Malgré la crasse. Malgré la promiscuité.

Je me suis frayé un chemin de retour. Tu étais sous le porche. Je me suis assise près de toi. Entre l'ambassadeur et toi. L'ambassadeur dont les yeux gris m'observaient. Il était bel homme finalement. Il avait l'air préoccupé.

— Beau spécimen, ai-je dit pour être aimable.

— Oui, a dit l'ambassadeur. Une femelle.

— Une femelle? Mais pourquoi...

— Je n'ai pas pu le deviner de loin, as-tu répondu.

— Et vous, monsieur l'ambassadeur, vous n'avez rien tué?

— Non, j'en suis incapable, encore moins une femelle.

Tu as froncé les sourcils. Je me suis tue. L'ambassadeur a laissé tomber le sujet. Nous avons encore bu du Coca-Cola. Tu as approché la bouteille de tes yeux pour y lire quelque chose. J'ai fait de même pour voir ce que tu y avais lu : « Embouteillé au Togo ». Embouteillés au Togo!

— Vous devriez venir en hélicoptère avec nous, c'est une petite merveille, m'a dit l'ambassadeur.

— Oui, je devrais.

— C'est exactement ce dont on rêve, enfant. Un croisement entre Fifi La Plume et Mary Poppins.

— Vous connaissez Fifi La Plume?

— Bien sûr.

Les épouses du maire nous ont invités à les suivre dans le patio, sous une espèce de pergola recouverte de branchages où étaient attablés une grande quantité de gens. De nombreuses femmes faisaient le service. Le patio s'ouvrait sur la rue et formait ainsi une sorte de petite place. Des jeunes gens et des jeunes filles y chantaient et y dansaient quelque chose de répétitif au son d'un tam-tam. Nous nous sommes assis à la table. On t'a servi. Tu as repoussé le plat. On m'a servi. J'ai accepté le plat. Tu poulet sauvage coriace avec une sauce. J'étais de nouveau assise entre vous deux. Tu m'as de nouveau attaquée en te tournant vers l'ambassadeur :

— Elle ne mange pas. Elle est trop habituée à la vie hygiénique des Canadiens.

L'ambassadeur est entré dans le jeu.

— Je crois bien qu'elle mange. C'est vous qui ne mangez pas.

Non, tu ne mangeais pas, tu étais encore malade, tu fronçais encore les sourcils. Les danseurs dansaient toujours. Celui qui était au premier rang et qui semblait être le chef était spécialement beau. Il se contorsionnait de façon incroyable et non seulement était-il beau, mais il souriait, il te souriait mais tu étais distant, absent, refermé sur toi-même. Les femmes souriantes qui nous servaient prévenaient nos moindres gestes, nos moindres désirs. Les hommes qui servaient l'alcool dans des calabasses, un alcool rarissime – peut-être une sorte de bière, mais nous n'y avons pas goûté – étaient aussi empressés. L'ambassadeur buvait, habitué au climat, aux aliments, à la diplomatie. Personne ne parlait. Nous ne parlions pas non plus. Le tam-tam et la danse continuaient. Les danseurs transpiraient à grosses gouttes sous le soleil de plomb. Nous étions assis à l'ombre, mais eux dansaient au soleil. Leurs corps luisaient de sueur. Le danseur te souriait. Tu ne lui souriais pas. Tu m'as regardée.

— Il faudrait lui donner de l'eau.

— Il faudrait lui sourire.

Tu n'as pas compris. Tu n'étais pas encore délivré de la répugnance. De la sensation de recul que provoque ce qui est insupportablement sale. Le dégoût. Cette violente sensation de mépris que nous avions ressentie le premier jour au marché de Bé. Cette peur qui nous fait en éviter la cause. Tu aimes l'exotisme des pays sous développés. Mais tu évites leurs habitants. Ce qui se lisait sur ton visage, c'était la répulsion, l'horreur, l'embarras, la froideur. Tu as commencé à m'inspirer de l'aversion. Surtout devant ces gens heureux et bien portants. Je me suis tournée vers l'ambassadeur :

— C'est si différent de ce à quoi nous sommes habitués. Ils ont l'air heureux...

— Ils en ont juste l'air, as-tu dit d'une voix cassante, en bon apôtre du misérabilisme.

L'ambassadeur s'est lancé dans la conversation avec un enthousiasme presque enfantin.

— Vous avez remarqué qu'ils placent toujours les chaises côte à côte et qu'ils ne parlent pas...

— Oui, ça m'a intriguée.

— C'est une culture gestuelle...

Tu nous as violemment interrompus, furieux que j'aie trouvé un complice pour mes interprétations.

— Je vais me coucher!

Je t'ai touché le front.

— Il a la fièvre, ai-je dit à l'ambassadeur.

L'ambassadeur s'est levé pour aller parler au maire, puis il est revenu vers nous.

— Venez, tout est arrangé. L'auto nous attend.

Nous avons été très rapidement conduits à un hôtel moderne. Tu t'es couché. Je ne me suis pas couchée. La chambre était belle. Propre. Elle sentait légèrement le renfermé. Les petits lézards dérangés couraient sur les murs. Je t'ai apporté des aspirines. Tu ne m'as pas regardée. J'ai placé une serviette mouillée sur ton front. Tu ne m'as pas remerciée. Je suis allée au *patio*. L'ambassadeur m'attendait. Il voulait me montrer un certain type de maison. L'ambassadeur était prévenant. L'ambassadeur était souriant. L'ambassadeur était joyeux.

C'était une maison assez singulière: petite forteresse faite d'argile mêlée de grains de céréales pour la rendre plus solide. Le rez-de-chaussée servait d'étable. On y voyait à peine, les ouvertures dans les murs étaient minuscules. Une échelle menait à la cuisine d'hiver au premier niveau, puis à une terrasse sur le toit où l'on trouvait des cylindres plus petits sous leurs toits de paille, c'étaient les chambres des épouses. Comment pouvait être la vie avec trois épouses quand les relations étaient déjà difficiles à deux? Les réserves de grain étaient en annexe. Les autels des ancêtres, en forme de cylindres, étaient placés de chaque côté de la porte, de façon à ce que les vivants et les morts soient ensemble. Toi mort, et moi vivante. Ensemble. Je n'ai plus pensé à toi.

— Et ça va avec vos femmes? – ai-je demandé au maître de maison.

Il s'est mis à rire.

— Elles passent leur temps à se chamailler. Je pensais que c'était bon d'avoir trois femmes, mais les chicanes et le reste... ça épuise un homme... a-t-il achevé avec son rire d'enfant.

Nous sommes rentrés à l'hôtel. Je n'ai pas osé aller dans ta chambre, notre chambre. Je préférerais retourner près de l'ambassadeur plutôt que de supporter ta mauvaise humeur. Tes sourcils froncés. L'ambassadeur m'attendait dans la salle à manger. Nous avons mangé. Ensuite, je lui ai dit que j'allais me coucher. Mon mari avait la fièvre. C'était une bonne raison. Il m'a regardé fixement. Je m'en suis étonnée.

— Que faites-vous avec lui?

— Je ne comprends pas.

— Sa vraie maladie, c'est la confusion.

J'ai soutenu son regard.

— C'est une tentative de séduction?

— De séduction et de compréhension.

— Si c'est une tentative de séduction, vous êtes plutôt lâche de vous attaquer à lui.

Il m'a regardée, honteux. Et je lui ai rendu son regard.

— Excusez-moi, je vis seul... Cet endroit est isolé... Son expression a changé.

— Puis-je vous tutoyer?

Je me suis mise à rire. Il s'est mis à rire. Ses yeux étaient gris. Mes yeux étaient gris. Ses dents étaient blanches. Mes dents étaient blanches.

— Appelez-moi Jacques.

— Jacques?

Il a eu une mine enjouée d'enfant et j'ai observé cette mine enjouée d'enfant. Puis il a froncé les sourcils. J'ai observé son froncement de sourcils. Mais il ne fronçait pas les sourcils de la même manière que toi. C'était un homme sensible.

— Je ne lui pardonnerai jamais d'avoir tué une femme. Il a tué la reproduction. Elle était enceinte. Dans l'hélicoptère, le petit se débattait dans son ventre. Il est mort d'asphyxie. Il a regardé sans voir et il a tué ce qu'il regardait. Quand les hommes prennent une mitraillette, ils deviennent tous des gorilles. J'ai toujours détesté les journalistes...

— Merci, je suis journaliste aussi.

— Oui?

Il s'est tu. Je me suis tue. J'ai pensé à toi. J'ai pensé à lui. L'ambassadeur pensait à autre chose. L'ambassadeur pensait à son discours inachevé.

— Il y a peut-être des exceptions. Mais la plupart sont aveugles et manipulateurs comme les politiciens.

Ils décrivent sans voir... Il y a quelque chose dans l'information qui la rend creuse, qui lui enlève son vrai poids...

— C'est vrai, j'y pensais il y a peu de temps.

Il s'est senti encouragé. Je l'ai observé. Les hommes sont tous pareils, ils cherchent tous quelqu'un qui soutienne émotionnellement leurs discours.

— Pour moi, la destruction est une chose terrible.

Mais vous étiez content de tirer. Vous vous êtes entraînés ensemble, ai-je répliqué.

— Il y a une différence entre jouer et se prendre au sérieux.

— Mais il y a si peu d'animaux à chasser... Je n'arrive pas à comprendre.

— Ne vous y trompez pas, l'événement politique le plus important de ces dernières années, c'est la chasse à la baleine du général Eyadema.

J'ai pensé au général que j'avais d'abord considéré comme une espèce de gorille... Puis ses gestes, ses sourires dans l'avion m'avaient révélé une âme généreuse et je m'étais rendu compte qu'il détenait une sorte de sagesse primitive.

— Pourquoi voyons-nous les choses d'une manière, puis d'une autre? D'avoir tant de préjugés me fâche.

— Il n'y a qu'à les changer pour d'autres.

Je crois vraiment au changement, au dialogue entre les êtres humains, entre toi et moi, c'est pour cela que j'avais accepté de venir. Je croyais au dialogue entre un père et son fils, entre l'enfant et le vieillard, entre l'ambassadeur et moi. Il a poursuivi :

— J'aime les êtres humains. Je suis assez modeste pour ne pas me sentir très important. En fin de compte, tout est important et rien ne l'est.

— Vous n'êtes pas marié?

— Je suis veuf.

Cela m'a troublée. Et lui de même.

— Je suis désolée...

— Ça a été terrible... C'est récent... Elle avait le cancer et vers la fin, c'était moi qui lui administrais la morphine pour qu'elle ne souffre pas.

— Vous avez des enfants?

— Un.

Il regardait sans voir. Je l'observais qui essayait de rappeler des souvenirs de souffrance sans en souffrir.

— C'était une relation très intense. Je l'ai connue à Athènes quand j'étais premier secrétaire. Elle était Grecque. Nous nous sommes mariés un peu tard. Elle cherchait un homme si parfait qu'il n'en existe peut être pas. Nous avons vécu à Moscou, au Liban, au Mozambique. Il fallait constamment s'adapter.

— Vous l'aimiez?

— ... Oui...

— Vous avez mis du temps à répondre.

— J'ai aussi mis du temps à apprendre à aimer...

— Elle était belle...

— Elle était brillante, j'aime les femmes brillantes. La beauté, ce n'est pas une priorité. Je suis un marginal, je l'ai toujours été. Je viens de Normandie. C'était un mariage logique : deux marginaux à Athènes. Une femme brillante est un être marginal... doublement marginal.

— Vous croyez?

Mais j'y avais pensé souvent déjà. L'intelligence marginalisait les femmes, donnait prise à une exploitation plus grande encore. Elles entraient aussi en compétition avec les hommes. Et elles perdaient ainsi leur confiance en elles-mêmes. Comme moi devant toi. Et le contraire. Les tensions entre nous venaient de ce que je comprenais même ce que tu ignorais de toi-même.

— Je m'entends seulement avec les femmes, j'aime leur manière de parler, leur façon de voir les choses, ce dont elles parlent. Pour moi, ce sont des êtres admirables. Les hommes m'ennuient. Je crois que nous sommes fatigués de nous-mêmes. De notre responsabilité sociale. Les femmes devraient prendre la relève. Nous sommes en crise, tous les modèles sont caducs : modèles d'homme, de femme, de gouvernement, de démocratie, de socialisme... Il faudrait que...

— Il faudrait... Pourquoi le conditionnel?

— Il faudrait être tolérant, prendre de chaque peuple ce qui nous convient et faire de tout cela quelque chose d'humain, quelque chose d'inclassable. Être homme et femme en même temps, avoir un double regard. Se dégager de cette mémoire incomplète, de cet égocentrisme de la supériorité masculine...

— Et les enfants, qu'est-ce que vous en faites? Il faudrait être enfant aussi, comme vous, pour continuer à croire d'une manière presque enfantine...

— Triple regard alors...

— Le triple regard, c'est beau. Vous ressemblez à un personnage de Malcolm Lowry, mais à l'envers...

— Le consul? J'ai aimé le livre mais non, ce n'est pas ça.

— L'ambassadeur du triple regard.

Je le regardais et je pensais au consul, je pensais à Yvonne, je pensais à l'époque, je pensais à la révolution mexicaine, aux institutions corrompues... Au consul ivre d'amour, perdu à Oaxaca. Et toi qui dormais peut être, tu n'étais pas comme eux, amoureux de ta femme. Toi, tu étais sauvage, violent, sans tendresse, ton sexe était une arme... L'ambassadeur était en face de moi. J'étais en face de l'ambassadeur.

— Vous étiez heureux avec elle?

— Il fallait constamment s'ajuster mais c'était toujours joyeux. Nous étions interchangeables, elle pouvait être moi, moi être elle, comme deux enfants toujours en train de jouer... Il y a des choses que je n'ai jamais comprises, mais qui étaient d'une harmonie extraordinaire.

— Vous avez l'air heureux, même si elle est morte.

— J'aime la vie, j'ai une heureuse nature... On doit croire que je suis fou...

— Moi?

— Non, votre mari, par exemple. Dans la capitale, je passerais pour un fou. On m'êtiquetterait.

— Ce n'est pas important, puisque vous êtes arrivé à la sagesse. Mon mari a dit que vous étiez quelqu'un de très bien.

— Il doit être choqué que je sois ambassadeur, que je vive du statu quo. Vous ne croyez pas?

— Peut-être.

— Vous êtes fragile et vous vous défendez par le silence.

— Vous êtes observateur...

— J'aimerais vous montrer des photos de mon fils.

— Quel âge a-t-il?

— Quatorze ans.

— Comme le nôtre.

— Je les ai dans ma chambre... Vous m'attendez ou vous m'accompagnez?

— Vous oubliez de me tutoyer! La chaise est un peu inconfortable. Alors, je t'accompagne pour me dérouiller les jambes.

Jacques s'est tu. Il a regardé les photos un long moment. Il avait l'air triste. Il émanait de lui une douceur qui m'a profondément impressionnée. Il était capable de sentir ses sentiments avec simplicité. Quelque chose que je n'avais jamais vu chez toi. J'ai pensé retourner à ta chambre, notre chambre. Je me suis approchée de Jacques pour lui serrer la main avant de partir. Il l'a retenue.

— S'il vous plaît, ne partez pas.

Il a porté ma main à ses lèvres et l'a embrassée tendrement.

— C'est un peuple perdu, vous savez, je suis l'ambassadeur d'un peuple perdu. Ou d'un peuple qui a perdu. Perdu dans un peuple.

J'ai voulu retirer ma main mais il la tenait fermement.

— Votre couple dégage une certaine tension. Vous n'irradiez pas le bonheur.

— Ce n'est pas le moment d'en parler.

— J'ai toujours remarqué les couples mal assortis...

— Peut-être parce que le mien était harmonieux.

— Il passe un mauvais moment, il est malade.

— Savraie maladie, c'est d'être aveugle. Il questionne sans arrêter et sans écouter. C'est un ordinateur qui possède déjà toutes les questions et les réponses. Il n'a rien compris de tout le voyage.

— Il est fatigué. Nous sommes venus nous reposer. Il est fatigué depuis des mois.

Je te défendais par loyauté, parce que tu es mon mari. Mais nous savons tous les deux que tu as toujours été ainsi. Ton malheur est aussi permanent que ton égoïsme. La culture européenne est égocentrique. Tu n'as jamais été capable de voir les autres. Tu n'a jamais été capable de me voir. Ni moi ni personne. Tu te crois capable de tout mais tu n'es capable de rien. Tu aimes faire l'homme tout en détestant cela, parce que ça t'épuise.

— Votre mari est le type d'homme que je devais être mais je me suis refusé à l'être. Il est pris au piège de son image... Du moins, moi, je suis capable de dire non.

— Vous êtes encore fâché à cause de l'antilope. Vous avez changé. À un moment de votre vie, vous avez appris à dire non.

— Je suis un homme libre, je crois en moi et tout existe par rapport à moi; le reste, je m'en fiche...

— Quand êtes-vous devenu libre?

— Je ne m'en souviens pas.

— Vous croyez que c'est parce que je suis plus jeune que je garde encore espoir qu'il puisse changer.

— On ne change jamais. On n'évolue pas non plus.

— On retourne tout simplement au début.

— Vous m'attristez.

— Il ne veut pas s'interroger.

— Je croyais que oui, je croyais qu'il était disposé à comprendre.

— Il veut et non. Rit-il de lui-même?

— Il a un grand sens du ridicule.

— Chaque homme aime son piège, c'est la sécurité.

— Je vais aller me coucher. Il a la fièvre... C'est peut-être le paludisme.

— C'est la névrose qui le rend fiévreux, il est irrécupérable.

J'ai retiré ma main. Jacques m'a laissée faire. Il m'a regardée avec ses yeux d'enfant triste. Je me suis soudain approchée de lui et il m'a serrée tendrement dans ses bras. Je me suis laissée serrer tendrement. Je me suis laissée embrasser tendrement. J'ai pensé à toi. Tu ne sais pas serrer tendrement. Je me suis retenue. Jacques a dénoué son étreinte. Il m'a regardée attentivement. Je l'ai regardé attentivement, puis je me suis rapidement détournée. Mais il m'a pris le bras avant que je sorte. Il m'a regardée. Je l'ai regardé. Il m'a de nouveau embrassée. Je me suis de nouveau laissée faire. Puis je me suis hâtée vers notre chambre. J'ai ouvert la porte. Tu étais éveillé, de mauvaise humeur. Je ne t'ai pas parlé. Tu ne m'as pas parlé. Je n'étais pas capable de me coucher dans le même lit que toi. Je me suis couchée. Je me sois souvenue de ton attitude face aux Nicaraguayens. Des paroles que tu m'avais lancées. Des réponses que je n'avais pas dites. Tu te mettais toujours du côté du gagnant. Tu disais qu'ils étaient des naïfs. Des perdants. Des naïfs qui jouaient à la guerre avec un colosse. Tu aimes la guerre quand tu la gagnes. Je suis sortie de la salle de bains. Je me suis séchée avec une serviette. Tu me regardais faire d'un air dédaigneux.

— As-tu couché avec l'ambassadeur?

— Non, je n'ai pas couché avec Jacques.

— Nous n'avons jamais pu nous entendre parce que tu ne m'attires pas.

— Comment peux-tu faire l'amour avec moi alors?

— C'est une nécessité biologique.

La douche m'avait donné sommeil. Je me suis couchée sans m'occuper de toi, en me demandant pourquoi nous nous étions mariés. C'est à ce moment-là que j'ai vraiment compris pourquoi j'étais avec un *boy-scout* comme toi. Les hommes ne sont pas généreux, leur monde est égoïste, tout leur est acquis de droit. Les Canadiens étaient des peureux. Et un Européen au Canada, c'était un *boy-scout*. Mentalité de *boy-scout*. Je me suis mise à pleurer. Tu ne t'es pas rapproché. J'aurais voulu un compagnon comme l'ambassadeur, gentil, intelligent, et tendre comme une femme. Mais ce qui s'était passé, c'est que j'étais devenue un objet sexuel exotique pour un aventurier, pour un homme sans cœur, un journaliste de la misère. Ce voyage de réconciliation était un piège. Ce sentiment que tu ressens parfois devant moi. La peur de m'accepter comme je suis. Par contre, moi, j'ai été éduquée à te servir, à te regarder, à comprendre ta culture et celle des autres. À deviner ce qui se passe sous ta carapace. Comme ta mère. Comme tes parents. Cette peur de te donner. Tu marches comme un vieux. Avec la responsabilité du monde sur tes épaules. Tu marches comme un octogénaire. L'information t'a pourri. Les préjugés t'ont fait vieillir moralement. Ta façon de manipuler tant les nouvelles que les personnes. Le vice à figure de vertu. Le mensonge fait vérité. La ruse synonyme d'intelligence. Tu m'as dit tout à coup :

— Essayons encore une fois.

— Tu as tout détruit.

— Non, il reste encore le sexe.

— C'est vrai, le sexe... C'est la seule chose qui nous reste. Nous avons échoué. Et c'est ça qui nous lie. Tu es un cauchemar pour moi.

— Un terrible cauchemar.

— Il te l'a dit?

— Qui? Quoi?

— L'ambassadeur...

— Quoi?

— Je... ça ne va pas du tout, tu sais... Je n'ai pas juste tué l'antilope, j'ai tué un Noir aussi. Je ne l'avais même pas vu. Je ne sais pas comment ça s'est passé. Il est resté là, dans la réserve. Les animaux vont s'en charger...

Je t'ai regardé. Tu étais sérieux. Tu pleurais. Sans bruit. Les larmes coulaient sur ton visage dur.

— Tu avais raison. Quand on se prépare à la chasse, à la guerre, on est déjà un assassin. D'abord, par hasard, puis parce qu'on ne peut plus faire autrement...

Je me suis rapprochée. Je t'ai pris la main.

— Tu es très bonne. Tu n'es pas belle, mais tu es bonne. Pardonne-moi. Pardonne-moi.

Je t'ai caressé les cheveux. Tu n'arrêtais pas de pleurer. Tu as soudain déclaré :

— Tu vas m'aider.

— À quoi?

— À ne pas être l'homme que je suis. À ne plus être une image.

Tu allais changer, semblait-il. L'illusion que j'allais changer. Il n'y a que néant et illusion. Je choisissais de croire. J'aime croire. Tu continuais à pleurer.

— Oui, je vais t'aider. Nous allons essayer encore et si ça ne marche pas, je t'aiderai à en trouver une autre, ça te va?

— Ça, c'est du service! t'es-tu exclamé avec un petit rire saugrenu.

— Tu me connais... ai-je répondu pour ne pas dramatiser encore plus la situation. J'ai pensé aux animaux de la réserve et je n'ai pas voulu me rappeler ce qui s'était passé.

— L'avion part demain.

— Demain?

— Heureusement qu'il y a des lendemains.

— Tu vas me rééduquer, je suis abominable.

J'ai pensé au Noir mort dans la réserve.

— Oui, tu es abominable.

L'Ambassadeur du triple regard,
une nouvelle de Marilú Mallet
traduite de l'espagnol par Louise Anaouïl,
est parue, dans le recueil *Miami Trip*,
aux éditions Québec Amérique,
à Montréal, en 1986.
ISBN : 2-89037-283-0

Cette nouvelle édition porte le numéro
ISBN : 978-2-89816-059-2
© Marilú Mallet et Vertiges éditeur, 2020

— 1060 —

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org